



HÁSKÓLI ÍSLANDS

Hugvísindasvið

Á morgun verð ég tvítugur

*Þýðing á völdum köflum úr skáldsögu eftir Alain Mabankou
og greinargerð um verkið og þýðinguna*

Ritgerð til BA í frönskum fræðum

Alexandra Dögg Steinþórsdóttir

Janúar 2015

Háskóli Íslands

Hugvísindasvið

Frönsk fræði

Á morgun verð ég tvítugur

*Þýðing á völdum köflum úr skáldsögu eftir Alain Mabankou
og greinargerð um verkið og þýðinguna*

Ritgerð til BA prófs í frönskum fræðum

Alexandra Dögg Steinþórsdóttir

Kt.: 190691-4389

Leiðbeinandi: Irma Erlingsdóttir

Janúar 2015

Ágrip

Í þessari ritgerð eru valdir kaflar úr bókinni *Á morgun verð ég tvítugur* eftir rithöfundinn Alain Mabanckou frá Lýðveldinu Kongó, þýddir úr frönsku yfir á íslensku. Bókin kom út árið 2010 og hlaut góðar viðtökur en hún er að stórum hluta byggð á ævi höfundar. Í fyrri hluta ritgerðarinnar er fjallað um stöðu bókmennta frá fyrrum nýlendum Frakka gagnvart franskri bókmenntahefð. Jafnframt eru áhrif síðnýlendustefnu á sjálf sögupersónunnar skoðuð og með hvaða hætti fjöltyngi höfundarins og sögupersóna kemur fyrir í bókinni. Að lokum er gerð grein fyrir helstu vandamálum sem upp komu við gerð þýðingarinnar. Síðari hluti ritgerðarinnar inniheldur sjálfa þýðinguna.

Résumé

Dans ce mémoire, quelques passages du roman *Demain j'aurai vingt ans* de l'écrivain congolais Alain Mabanckou sont traduits en islandais. Tiré de la vie de Mabanckou, le roman a été publié en 2010 et a rencontré un grand succès. La première partie du mémoire est un compte-rendu où est discuté la nature et le caractère de la littérature francophone et sa confrontation avec la littérature française issue de l'Hexagone. Il y est question aussi du caractère bilingue du texte ainsi que de l'influence du discours postcolonial sur la formation de l'identité du personnage. Le compte rendu se termine par un aperçu des problèmes rencontrés dans le travail de la traduction du roman. La deuxième partie comporte la traduction elle-même.

Table de matières

I. Première partie : Introduction à l'œuvre et à la traduction	5
Introduction	5
Présentation de l'auteur	5
Les écrivains multilingues	6
La littérature francophone	6
Le roman	8
L'identité dans une société postcoloniale	9
Le travail de la traduction	12
Conclusion	14
II. Deuxième Partie : Traduction, <i>Demain j'aurai vingt ans</i>	15
116-122	15
102-108	18
168-172	22
320-323	25
Bibliographie	28

« *La langue française n'est pas la langue française, elle est plus ou moins toutes les langues internes et externes qui la font et la défont.* » (Khatibi, 1983, p. 188)

Dans le compte-rendu qui accompagne notre traduction du roman *Demain j'aurai vingt ans* de l'écrivain congolais Alain Mabanckou, nous nous intéresserons en particulier au caractère « bilingue » de son texte où s'inscrit en filigrane la « double identité » de l'auteur. Alors que Mabanckou lui-même est un écrivain multilingue, il choisit d'écrire en français tout en s'immergeant dans son passé et son expérience africains. Nous nous interrogerons sur la nature et les caractéristiques de la littérature dite francophone et sur les différences et les similitudes avec la littérature française issue de l'Hexagone. Nous examinons l'identité postcoloniale divisée entre deux cultures et deux ou plusieurs langues et la façon dont l'identité agit sur notre personnage principal, Michel. Pour finir, nous évoquerons quelques problèmes rencontrés sur la traduction du roman.

Présentation de l'auteur

Quand il était enfant, Mabanckou parlait plusieurs langues congolaises, comme le bembé, le lingala et le lâri, entre autres. Toutefois, au moment où il commence à s'intéresser à la littérature il découvre qu'il n'y a pas de tradition littéraire dans ces langues dans la mesure où il s'agit principalement de langues orales. Par conséquent, il écrit en français, dans la langue des colonisateurs. Cependant, pour créer son identité comme un écrivain francophone/français il utilise la langue à son avantage et il est maintenant considéré comme l'un des plus grands écrivains de la langue française (Wainaina, 2010). Si le récit de Michel dans le roman *Demain j'aurai vingt ans* est une histoire vraie, on peut supposer que les racines congolaises et la culture française¹ exercent toutes deux une influence majeure sur l'identité congolaise. Des relations entre les deux pays, la République du Congo et la France n'étaient pas toujours positives et une histoire telle laisse un sentiment d'amertume. Toutefois, Mabanckou, un produit de circonstances historiques en a tiré le meilleur. Mais comment influence le multilinguisme l'identité des écrivains ?

¹ Toujours très présente en la République du Congo.

Les écrivains multilingues

Elizabeth Klosty Beaujour a fait des recherches sur les écrivains multilingues et elle en conclut que de nombreux écrivains se réfèrent à une sorte de texte idéal mais, étant donné que le texte idéal n'existe pas, tout texte est une traduction de ce texte qui n'existe que dans l'esprit créateur de l'écrivain. D'autres écrivains sont de l'avis qu'il est impossible pour un écrivain bilingue de trouver sa place dans une langue et de faire corps avec une seule langue et par conséquent sa propre identité n'est jamais univoque mais plurielle (Klein-Lataud, 1996, p.227). En outre, le bilinguisme², et *a fortiori* le multilinguisme, apparaît comme une source de malaise plutôt qu'un avantage. L'écrivaine Elsa Triolet a écrit : « Ainsi, moi, je suis bilingue. Je peux traduire ma pensée également en deux langues. Comme conséquence, j'ai un bi-destin. Ou un demi-destin. Un destin traduit. » (Klein-Lataud, 1996, p. 228).

Elizabeth Klosty Beaujour en revanche est de l'avis que l'auto-traduction réussie représente le succès suprême car elle crée deux mondes dans le même équilibre dynamique où le texte passe grâce à des solutions et des compensations entre les deux langues. Si la voix qui se fait entendre est la même dans les deux langues, elle émane, soutient-elle, d'un moi qui doit exister en dessous des langues et qui passe à travers les deux langues (ibid.).

Dans le cas des littératures francophones, le problème est un peu différent. Par exemple, beaucoup d'écrivains congolais ont choisi d'écrire dans la langue des colonisateurs et par conséquent ne devaient non seulement trouver leurs places, leur équilibre et leurs « moi » dans leurs propres langues mais aussi dans une langue et tradition littéraire qui leur est à plusieurs égards étrangère.

La littérature francophone

Les francophones sont des gens qui parlent français en dehors de l'Hexagone. Des pays francophones sont des pays dont la langue officielle ou dominante est le français, par exemple la République du Congo. L'histoire des littératures francophones est une histoire de lutte pour la reconnaissance. Au départ, les littératures francophones dépendaient de la littérature française et toute reconnaissance devait passer par Paris,

² Quelqu'un qui parle et use couramment deux langues, la coexistence de deux systèmes dans la même personne.

centre de la francophonie. Plus tard, avec l'émancipation des littératures francophones, un mouvement centrifuge a commencé et des littératures francophones ont pu prendre leur distance vis-à-vis de Paris (Semujanga, 1991, p. 251). Maintenant, les écrivains francophones doivent faire face au large éventail de problèmes qui surgissent quand on veut créer des œuvres en français. Un grand nombre d'écrivains différents cherche à se constituer et à partager le même champ et chacun d'entre eux affiche sa propre expression des différentes identités nationales. Ainsi ils ne sont pas considérés comme écrivains français à cause de leurs nationalités et corrélativement, ils ne sont pas considérés écrivains congolais ou martiniquais *et cetera*, parce qu'ils n'écrivent pas en leurs langues maternelles. Selon Josias Semujanga (1991), la littérature francophone se fait dans un domaine caractérisé par « des tensions sociales de tous ordres et dans lesquelles le débat linguistique tient une place importante. C'est parce que dans chaque espace où elle s'est développée, la littérature francophone est en rivalité avec au moins une autre littérature nationale d'une langue autre que le français. » (p. 253). Dans de nombreux cas, la communauté linguistique est la seule où ces écrivains se sentent en affinité mais où paradoxalement leur existence dépend d'un système de règles qu'ils rejettent. Les littératures francophones proviennent des situations géographiques et historiques très différentes, avec des imaginaires et des situations qui présentent des caractères distinctifs. Les œuvres francophones tirent leur sources d'une grande variété des pays et des idées. Parfois la seule chose que les œuvres ont en commun est la langue française.

Au lieu de fixer son regard sur des différences entre la littérature francophone et la littérature française, Semujanga conseille de célébrer les similarités et inventer une critique nouvelle qui englobe les deux littératures, francophone et française. L'histoire culturelle et humaine est très riche à la fois en France et à l'extérieur de l'Hexagone et la littérature est le paramètre de l'expression et du discours. Les études comparées doivent soutenir les similarités pour éviter l'ethnocentrisme. En termes simples : la recherche et le discours critique doivent être plus inclusifs et accueillir les écrivains de l'extérieur de l'Hexagone, et moins exclusifs pour éviter de se tourner vers le bigotisme, le sectarisme, etc (Semujanga, 1991, p. 267).

Ce n'est pas une tâche impossible, car l'écrivain congolais, Alain Mabanckou, s'est récemment établi en écrivain français reconnu, même s'il est techniquement un écrivain francophone. Quand il a publié ses souvenirs romancés, *Demain j'aurai vingt ans*, le livre n'a non seulement été publié par la maison d'édition réputée, Gallimard,

mais le roman marque son entrée dans la collection Blanche. Par la suite, l'auteur a obtenu des honneurs comme le Prix Georges Brassens, une nomination du Président de la République française au grade de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur et le Grand Prix de littérature Henri Gal. Cette reconnaissance a donné à Alain Mabanckou une place dans la littérature française et en même temps dans la France contemporaine. Il définit son identité à travers son vécu en se référant à la fois à l'histoire des ex-colonies françaises et à la situation contemporaine en France (Alain Mabanckou – biographie, 2014). Parce que, entre autres, il vient d'un pays africain qui est une ancienne colonie de la France. Il y a une connexion entre les histoires des deux pays d'une façon ou d'une autre. Ces liens influencent les habitants. Son parcours rappelle la façon dont le petit garçon du roman, Michel, cherche à trouver sa place et à s'orienter dans une nation avec une identité divisée. Ce petit garçon est l'image du jeune Alain. *Demain j'aurai vingt ans* est un texte autobiographique mais il est présenté comme une œuvre appartenant au genre du roman de formation ou d'apprentissage, qui est souvent désigné par le terme allemand *Bildungsroman*.

Le roman

Bildungsroman est un terme qui désigne un genre littéraire qui illustre un processus de croissance ou le développement spirituel ou moral du personnage. Ce n'est pas simplement une histoire sur le passage à l'âge adulte mais aussi une série d'événements à travers lesquels le personnage principal devient plus mûr. Donc il n'est pas nécessaire que le personnage soit plus âgé à la fin du livre qu'au début, bien qu'il le soit souvent ; il est plus important que le personnage prenne plus de maturité en se confrontant à lui-même et en se rendant compte de sa place dans la société (Encyclopédie Larousse).

Le roman est aussi un roman autodiégétique, car le personnage principal (et donc le héros) et le narrateur sont la même personne. Le style de narration est un monologue intérieur qui décrit des sentiments et des opinions de l'enfant Michel. Les traits familiers et l'influence de l'oral créent des effets de réel dans la narration et sont intéressants à traduire vers l'islandais. Nous allons y revenir dans notre discussion sur la traduction (Mita, 2012, p. 10). Un passage où un féticheur dit que Michel est un enfant pendant le jour et une grande personne aux cheveux blancs pendant la nuit est un bon exemple de développement de la maturité de Michel.

À cause de sa jalousie, il complotte contre sa mère et a fermé son ventre. Le féticheur dit que Michel cache une clé du ventre alors que maman Pauline a une intense envie d'avoir d'autres enfants (Mabanckou, 2010, p. 321). Michel nie l'explication du féticheur mais à la fin il se rend compte que la clé est en fait la clé du bonheur de sa mère, donc il la lui donne. Il fait quelque chose pour le bonheur de quelqu'un d'autre, en l'occurrence sa mère et en même temps, il accepte une autre part de l'identité qu'il ne comprenait pas complètement, la partie adulte de lui-même.

L'identité dans une société postcoloniale.

Avec le livre *Demain j'aurai vingt ans*, Mabanckou crée un tableau et c'est le petit garçon, Michel, qui tient le pinceau. A travers la narration du petit garçon, le lecteur rentre dans son monde et sa façon de voir et de comprendre les choses dans une société postcoloniale. Il crée une unité visuelle entre la vie des personnages et leur environnement et alors que les descriptions mettent le plus souvent en valeur la vie congolaise, l'influence des anciens colons français persiste. Michel témoigne sans juger la plupart du temps. Sa jeunesse lui permet de le faire mais il est néanmoins sensible aux choses qui sont importantes pour les gens qui l'entourent.

Dans son livre, *Parades postcoloniales : la fabrication des identités dans le roman congolais*, Lydie Moudilen a fait des recherches sur l'identité dans le roman africain contemporain. Elle a examiné nombre d'œuvres qui s'interrogent sur l'identité postcoloniale et les caractéristiques du sujet postcolonial dans la fiction. Entre autres, elle a fixé son regard sur un autre roman de Mabanckou, *Bleu blanc rouge* et l'identité du personnage principal, Massala-Massala, qui est situé entre l'Afrique et l'Europe (Moudilen, 2006, p. 25). Elle a pensé que cette identité contribuait à l'originalité du roman et à l'absence de forte personnalité dans le roman africain :

Le personnage se présente moins sous les traits d'un homme d'action que sous ceux d'un témoin promis au statut de victime. Il parcourt le monde nouveau que son regard révèle, les choses l'affectent, suscitent toutes sortes de mutations en lui, mais il n'a aucune prise sur elles (Moudilen, 2006, p.112).

Mais naturellement la littérature africaine se développe et notre héros, Michel, est sans doute une forte personnalité. Peut-être le fait qu'il ne soit pas obsédé par le rejet des fabrications occidentales de l'altérité en est une raison. De l'idée que, par exemple, la

République du Congo est un « autre » de la France. Un acolyte ou subalterne sans importance pour ainsi dire.

Michel est trop petit pour se soucier directement de choses comme les deux identités de la République du Congo, le passé colonial et le présent postcolonial, ou sur le fait de savoir si le Congo est un « double » de la France. Paradoxalement, il comprend qu'il n'est qu'une part d'une société mondiale et que la République du Congo est seulement un petit pays dans un grand monde qui provoque des mutations en lui, que ça lui plaise ou non (Moudilen, 2006, p. 10). Un monde où quelques pays sont des colonies et d'autres pays des colonisateurs, qui influencent souvent l'idée et l'identité de la colonie plusieurs années plus tard.

Le philosophe Ernest Renan a souligné que l'idée d'une nation est nécessairement représentée par la classe sociale prédominante. Nations associées aux relations coloniales sont marquées par ces relations et si on veut comprendre l'identité nationale de l'un ou de l'autre on ne peut pas ignorer l'influence de l'histoire et de la politique mondiale (Kleppinger, 2013, p. 220-221).

Michel est l'enfant d'une nation postcoloniale et même si sa famille et les élèves de son école répètent le discours de l'indépendance congolaise, l'influence française est encore persistante, quoique délavée. Par exemple, le patron de l'hôtel où Papa Roger, le père de Michel travaille, est un homme blanc. Il a donné le nom de l'épouse du patron - Ginette - à une de ses filles. En outre la fille pour laquelle Michel a « le béguin », Caroline, est tombée amoureuse d'un autre garçon, Mabélé, qui lit les œuvres de Marcel Pagnol et qui écrit des poèmes sur elle où elle a les cheveux blonds et les yeux bleus. Un autre exemple est qu'il se fascine par une chanson de Georges Brassens, un chanteur français, dans un radiocassette possédé par son père. Il est très intrigué par la raison pour laquelle « le Blanc » regrette son arbre et par le sens des mots « alter-ego » et « saligaud » (Mabanckou, 2010, p. 87).

Mais la France n'a pas influencé la République du Congo sans être affectée à son tour par elle. Tonton René, l'oncle de Michel, est un homme un peu particulier qui prêche des idées et des messages du communisme et il a des photos de Lénine, Karl Marx, Engels, Marien Ngouabi et Victor Hugo dans sa salle à manger, tandis qu'il travaille à la CFAO, la seule compagnie qui vend les voitures à Pointe-Noire et s'enrichit aux dépens de sa famille (en particulier, Maman Pauline, la mère de Michel).

Un jour, la photo de Victor Hugo a disparu et Tonton René explique qu'en 1879, Victor Hugo avait dit :

Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie elle-même a son histoire ; l'Afrique n'a pas d'histoire . . . Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez, faites des routes, faites des ports, faites des villes; croissez, cultives, colonisez, multipliez: et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté (Mabanckou, 2010, p. 301) !

Kathryn Kleppinger (2013) pense que dans cette scène, la famille laisse paraître qu'elle est consciente des mots des écrivains français et de tous ceux qui n'ont pas compris l'Afrique mais l'ignorance d'autres ne doit pas être le centre de leurs existences ou définir l'identité de l'Afrique contemporaine. Avec la disparition de la photo de Hugo, Tonton René accepte des éléments de la culture française qu'il aime bien et décide d'ignorer le reste (p. 223). De plus, Papa Roger a dit à Michel que pendant la Deuxième Guerre mondiale, Charles de Gaulle avait voyagé à Brazzaville et annoncé que la France libre était maintenant Brazzaville, plutôt que l'Hexagone. Donc, des Français sont devenus des Congolais et ainsi la République du Congo a laissé son empreinte sur la France. Des frontières ont disparu et les Congolais ont accueilli les Français, suite à la menace allemande. Les deux nations ont vécu côte à côte sans être définies par l'une ou l'autre (Mabanckou, 2010, p. 279). Comme Ernest Renan l'a dit, la culture française n'a jamais été tout simplement française et les deux nations, la France et la République du Congo, doivent envisager l'autre quand elles s'envisagent elles-mêmes.

Kleppinger (2013) suggère avec ces personnages que l'idée de la France ne pourrait pas être comprise si on ne pense pas à ses relations avec le reste du monde. Aucun homme n'est une île et si l'on veut comprendre des nations modernes on doit prendre en considération tous les éléments internes et externes qui produisent la mémoire historique (p. 225). Une ancienne colonie a certes été colonie mais cela n'est pas la seule chose qui la définit. L'identité moderne, postcoloniale ou non, n'est pas une identité clairement définie, ni blanche ni noire mais des nuances de gris. Dans cet ordre d'idées on essaie de traduire le roman, parce qu'il y a beaucoup de choses qu'on comprend que Alain donne comme un indice au lecteur mais que Michel n'exprime pas directement. Par exemple avec la scène de la photo de Victor Hugo.

Le travail de la traduction

Une traduction littéraire n'est jamais une tâche facile. Le traducteur doit tenter de trouver des solutions aux problèmes qu'il rencontre dans le texte et éviter de traduire mot à mot. Un texte n'est pas seulement un ensemble de mots ou de phrases. Les phrases créent une cohérence et un sens qu'on peut perdre si on fixe le regard sur chaque mot. Par contre, si on n'affirme pas une fidélité au texte et modifie beaucoup trop, le style et le charme du texte original peuvent disparaître.

La traduction du roman *Demain j'aurai vingt ans* a présenté quelques difficultés. Même si le style de narration est un monologue intérieur, c'est comme si Michel était conscient d'avoir une audience. Par exemple, il explique souvent les coutumes de son ethnie: « Comme dans notre ethnie on donne souvent aux enfants les noms des oncles, ma mère m'a donné celui de tonton René. . . » (Mabanckou, 2010, p. 102). Grâce à l'assistance de Michel, la traduction devient plus facile parce que le lecteur comprend qu'il lit un récit traitant d'une culture et d'une société qui sont différentes de celles qui sont supposées être les siennes. Michel aide le traducteur avec des explications de sa culture quand il explique des pratiques culturelles de la République du Congo et quand il décrit son environnement. Même si le lecteur ne sait rien à propos du pays africain, Michel l'aide. Si le traducteur décidait de changer les noms et les situations pour adapter le roman à sa propre société, ce serait une catastrophe. *Demain j'aurai vingt ans* est un roman congolais/français. Il n'est pas possible de le traduire pour le transformer en roman américain/mexicain ou islandais/féroïen etc. Son charme disparaîtrait complètement.

Il y a quelques mots dans le roman qui n'ont pas d'équivalence en islandais. Un exemple est l'expression « une dame-jeanne » qui est jolie en français. L'islandais n'a pas de mot simple pour « une dame-jeanne » et par conséquent on a traduit cela par le terme *körfuflaska*, signifiant « bouteille couverte de panier ». Nous l'avons choisi parce que dans le dictionnaire français-islandais la signification donnée pour cette expression est « grosse bouteille de verre ou de terre souvent enveloppée d'osier. »

Une difficulté récurrente était la longueur des phrases. Beaucoup de phrases étaient très longues, peut-être parce qu'elles suivent le fil des pensées de Michel et que cela est aussi une partie du style de l'auteur. Par exemple cette phrase :

Il n'achetait plus ses arachides que chez elle, et quand elle n'était pas là il repartait, il préférait attendre le lendemain, et ça énervait beaucoup les autres commerçantes qui racontaient maintenant à gauche et à droite que maman Pauline cachait des gris-gris de l'ethnie bembé sous sa table pour attraper les clients et que ses arachides étaient préparées la nuit par les esprits qui mettaient un peu de sel dessus. (Mabanckou, 2010, p. 104)

En islandais des phrases qui dépassent une longueur de plus de trois, quatre lignes ne sont pas naturelles. Néanmoins, dans ce cas on a gardé le style d'auteur sans ajouter un point supplémentaire dans la traduction. Cette phrase inclut un autre mot problématique, « gris-gris ». Dans le dictionnaire français-islandais le mot gris-gris est traduit par le mot islandais « verndargripur », signifiant « objet destiné à conjurer le mauvais sort », mais dans le roman le mot « gris-gris » n'est pas utilisé pour conjurer le mauvais sort mais un objet de la magie noire. Nous avons donc choisi de le traduire par un terme désignant « objet de la magie », ou *töfragripur*.

Un autre défi était présenté par la question des noms des rues et des endroits. On n'a pas traduit pas le nom des personnages, par exemple Lounès, Michel, Pauline etc, en revanche on a traduit les noms des endroits et des rues. Par exemple le Grand Marché, page 105, a été traduit par *Stóri markaðurinn* et l'avenue de l'Indépendance, page 116, a été traduit par *Sjálfstæðisstræti*. C'est parce que ces noms sont porteurs de sens qui sont importants pour l'épaisseur du texte. L'expression « Ne mets pas la charrue avant les bœufs ! », page 172, a aussi demandé un travail de réflexion. Cette expression n'existe pas en islandais et on doit donc la traduire mot à mot. Il y a une expression similaire en islandais : *Hleypa sleðanum fyrir eykin* ou *sleppa ekki sleðanum fram fyrir eykin*. Le message est la même, ce signifie « ne fait pas quelque chose dans le mauvais ordre » mais la phrase n'est pas identique. *Eyk* est un ancien mot islandais pour le cheval et *sleði* est une calèche. Donc ce signifie « ne met pas la calèche devant les chevaux! » Michel continue de parler sur la phrase, par exemple il compare « la main à charrue » à « la charrue avant les bœufs. » Donc, il est trop compliqué d'utiliser la version islandaise. Il est aussi possible que la charrue ait des connotations communistes, particulièrement puisque René aime le communisme. De plus, une charrue est un outil en agriculture et les paysans font partie du prolétariat. Une calèche n'a pas les mêmes connotations et par conséquent si on utilise le mot calèche, on n'est plus fidèle au texte et la traduction perd de son sens. Néanmoins, la phrase n'est pas bizarre en islandais, ce qui est un plus.

Conclusion

Mabanckou lui-même est écrivain multilingue, il choisit d'écrire en français tout en s'immergeant dans son passé et son expérience africaine. Il fait partie d'un grand ensemble d'écrivains qui écrivent en langues qui ne sont pas leurs langues maternelles. La nature de la littérature dite francophone est, entre autres, liée à la communauté linguistique qui est la seule où ces écrivains se sentent en affinité mais, où paradoxalement leur existence dépend d'un système de règles qu'ils rejettent ; ils contribuent au développement de la littérature française mais n'en récoltent pas tous les fruits, entre autres, à cause de leurs nationalités.

De plus, Mabanckou fait partie d'un groupe d'écrivains multilingues qui se réfèrent à une sorte de texte idéal, or il est impossible pour un écrivain bilingue de trouver sa place dans une langue puisque le texte idéal n'existe que dans l'esprit de l'écrivain. Par conséquent, sa propre identité est toujours plurielle. Cependant, le succès suprême est l'auto-translation, la même voix dans deux langues. Mabanckou au moins essaie de créer cela avec sa méthode d'utiliser la langue française pour décrire une réalité congolaise. Le roman d'apprentissage avec l'astucieux garçon Michel, a l'air d'une auto-translation. En même temps l'auteur laisse entendre que la culture française est toujours dominante dans la société congolaise, donc l'identité congolaise contemporaine est à multiples facettes. Le roman unit des caractéristiques congolaises et la langue française qui rendent une traduction un peu délicate mais intéressante.

Deuxième Partie : Traduction, *Demain j'aurai vingt ans*

Á morgun verð ég tvítugur

116-122.

Caroline gengur framhjá skikanum okkar. Hjarta mitt fer að slá mjög hratt. Ég er ánægður, ég fer út úr húsinu og hleyp í áttina að henni. Ég er móður eins og ég hafi verið að hlaupa í klukkutíma og hún leyfir mér ekki að ná aftur andanum:

- Af hverju hleypurðu svona? Það er ekki þú sem ég kem til að hitta!
- Þú ert fyrir framan skikann okkar og ég hélt að. .
- Héstu hvað? Er bannað að labba hér framhjá eða hvað? Sjálfstæðisstræti er fyrir alla!

Hún þykist vera að fara á markaðinn, en ég trúi henni ekki. Maður fer ekki svona á markaðinn. Hún er ekki með körfu með sér. Í hvað ætlar hún þá að setja það sem hún kaupir?

Ég segi henni að koma með mér inn á skikann:

- Komdu, foreldrar mínir eru ekki heima, við verðum í friði í húsinu og. . .
- Nei! Ég vil það ekki!

Ég horfi á hana frá toppi til táar. Hún er í fallegum, nýjum, rauðum skóm. Mér finnst hvíti kjóllinn hennar með gulu blómunum yndislegur.

- Þú ert í finum kjól. . .
- Ekki bulla í mér ! Vertu ekki að blanda kjólnum mínum í þetta, ég er ekki í honum fyrir þig! Heldurðu að ég gæti farið í kjól fyrir þig?
- Bíddu, hættu að láta svona og komdu með mér inn í húsið.
- Til að gera hvað þar? Þú og ég getum ekki lengur gert neitt saman!
- Mig langar að sýna þér svolítið. Vittu til, það er svolítið stórkostlegt og . . .
- Nei! Það er ekkert stórkostlegt hjá ykkur!

Hún horfir á mig eins og hún þekkti mig ekki lengur, eins og ég væri óvinur hennar.

- Þú ert sem sagt ennþá reið?

- Já! Við erum ekki lengur gift, við skildum! Það er ekki með þér sem við munum eignast tvö börn, hvítan hund og rauðan fimm sæta bíl!
- Af hverju?
- Af því að ég er að fara að giftast öðrum manni. . .
- Aha, ég skil! Það vill ekki svo til að það sé strákur sem heitir Mabélé sem þú ætlar að giftast?

Hún er furðu lostin.

-Þú hefur engan rétt til að vita það! Hver sagði þér annars nafnið hans, ha?

- Lounès . . .

- Hann hefur engan rétt til þess að segja þér nafnið hans! Það er ég sem átti að segja þér það sjálf í dag, ekki hann!

-Jæja svo þú komst til þess að hitta mig...

-Nei, ég er að fara á markaðinn!

Ég hugsa innra með mér: Ég verð að róa hana niður og ég verð líka að stilla sjálfan mig. Ef við verðum bæði reið, endum við með því að skilja í alvörunni.

Þar sem hún er reiðari en ég, þá verð ég að halda stillingu minni.

-Ég vil ekki skilja, Caroline. . .

- Þú ert alltof vondur, þú getur sjálfum þér um kennt!

- Ég veit, en ég var svolítið fúll af því það varst þú sem fléttaðir hárið á mömmu minni, og þess vegna fór hún út þennan sunnudag, en það er búið, mér hefur runnið reiðin og . . .

- Það er of seint! Ég er nú þegar búin að lofa Mabélé að hann verði maðurinn minn og það verður hann sem kaupir handa mér rauða, fimm sæta bílinn.

Nú get ég ekki verið rólegur lengur. Nafnið hans Mabélé pirrar mig og ég legg til atlögu :

- Ég ætla að segja frænda mínum að selja ykkur ekki þennan bíl! Þið fáið hann ekki vegna þess að það er enginn nema frændi minn sem selur bíla í þessari borg!
- Ef þú segir þetta við frænda þinn, mun ég aldrei flétta hárið á mömmu þinni aftur og hún verður ljót eins og mamma hans Jérémie!

Hún horfir beint í augu mér til þess að vita hvort ég óttist að hún skipti sér ekki lengur af hárinu hennar Pauline mömmu. Ég er aftur á móti glaður. Það er fínt svona, ef

mamma mín er ekki með hárið fléttað, þá fer hún að minnsta kosti ekki út, og ég get verið með henni á sunnudögum.

En Caroline hefur skilið það sem ég var að hugsa og hún bætir við:

- Fyrir utan það, ef þú segir frænda þínum að selja okkur ekki rauða, fimm sæta bílinn þá tala ég aldrei við þig aftur, við pöntum bílinn okkar annars staðar og þú og ég verðum erkióvinir! Og ef ég sé þig út á götu þá hræki ég á jörðina!

Hún rótar í vasanum á kjólnum sínum, tekur út bréfsnifsi sem hún sléttir úr og réttir mér. Þetta er blaðsíða sem hún hefur rifið úr *La Redoute* bæklingnum. Þetta er mynd af stelpu og strák fyrir framan rauðan, fimm sæta bíl. Þau eru næstum jafn gömul og við, en þau eru Hvít. Stelpan er í hvítum kjól og með rauðan hatt í sama lit og skórnir hennar. Strákurinn er í svörtum fötum og hvítri skyrtu með þverslaufu. Það er eins og þau hafi verið að gifta sig og að ljósmyndarinn hafi sagt við þau : Standið þarna, ég skal taka mynd af ykkur. Ég horfi aftur gaumgæfilega á myndina. Caroline gat sér til um að hverju ég væri að leita.

- Vertu ekki að leita að hvíta hundinum þeirra á myndinni, hann er heima með börnunum þeirra tveimur.

Mig langar að hlæja vegna þess að ég hef þegar opnað *La Redoute* á saumastofu herra Mutombo. Það er þar sem klæðskerinn stælir sniðin á evrópsku fötunum. Það eru viðskiptavinirnir sem velja snið úr bæklingnum og þá segir herra Mutombo þeim hvort það sé hægt að sníða það, hvað það kostar og hve mikinn tíma það tekur. Hins vegar veit ég að *La Redoute* selur ekki bíla. En ég vil ekki fara í taugarnar á Caroline, ég vil halda áfram að tala við hana því ég elska hana. Vegna þess að það er með henni sem ég vil eignast tvö börn. Þess vegna þarf ég að finna góða ástæðu fyrir að hún gefi Mabélé upp á bátinn.

- Lounès sagði mér að Mabélé væri ljótur, hann er ekki næstum því jafn sætur og ég. Af hverju ætlaðu að giftast einhverjum sem er ekki sætur? Börnin þín verða ljót eins og Mabélé en aftur á móti með mér verða þau sæt.
- Það er ósatt! Mabélé er gáfaður og hann er tveimur árum eldri en þú og ég!
- Og hvað annað hefur hann fram yfir mig, fyrir utan þennan aldur, ha?
- Hann hefur lesið fullt af bókum.
- Nú já? Eins og hvaða bækur hefur hann lesið?

- Bækur Marcel Pagnol.
- Og hver er eiginlega þessi Marcel Pagnol?
- Sjáðu, þú veist ekki einu sinni hver hann er! Hann skrifar bækur um móður sína, föður sinn og kastalana þeirra fjóra. Og Mabelé sagði mér að hann ætlar að kaupa handa mér fallegan kastala eins og þann sem er í bókunum hans Marcel Pagnol.
- Sérðu ekki að hann er að ljúga að þér, ha? Bók með köstulum er bók fyrir kapítalista sem arðræna öreigastéttina!
- Og þú? Í stað þess að tala svona illa um Mabelé og Marcel Pagnol, hvað hefur þú lesið?

Ég svara ekki. Ég reyni að hugsa um bækurnar sem við lásam í skólanum, en það eru bara brot úr lestrarbókinni og úr bókinni um forseta lýðveldisins okkar. Ef ég tala um bók forsetans fer Caroline að hlæja. Svo ég hugsa stíft um lestrarbókina sem var með textum sem við þurftum að læra utanbókar og ég svara:

- Ég hef lesið sögur La Fontaine!
- Já, en það eru dýrin sem tala í þeim sögum, ég hef líka farið með þær utanbókar í skólanum. Aftur á móti hjá Marcel Pagnol talar alvöru fólk sem á alvöru kastala!

Ég hugsa um bækurnar hans Roger pabba sem eru í svefnherberginu. Ég hef aldrei opnað þær, þær bíða ennþá eftir að pabbi minn fari á eftirlaun. Ég þekki ekki einn einasta titil.

- Að auki skrifar Mabelé ljóð handa mér á hverjum degi, og í ljóðunum er ég með djúplá augu og mjög sítt, ljóst hár eins og dúkkur stúlkanna í Evrópu. Aftur á móti hefur þú aldrei skrifað ljóð fyrir mig. Þú elskaðir mig ekki! Þú ert ekki góður eiginmaður, hættu að bulla í mér, ég er farin, já, nú fer ég!

Þarna fer hún í burtu en ég hrópa:

- Komdu aftur! Komdu aftur! Caroline! Caroline!

Hún heyrir ekki lengur í mér. Hún er nú þegar komin langt í burtu. Hún er ekki að fara í áttina að markaðnum, hún er að fara heim til sín. Hún kom sem sagt til þess að hitta mig. Gagngert til þess, segi ég við sjálfan mig.

Þegar hún flutti frá Mouyoundzi-umdæminu vildi Pauline mamma ekki flytja aftur til þorpsins þar sem hún fæddist því annars myndi fólkið frá Louboulou gera grín að henni. Hún valdi borgina Pointe-Noire af því að René frændi bjó þar og hafði nýlokið námi í Frakklandi. Þar sem börn í okkar þjóðflokki eru gjarnan nefnd í höfuðið á móðurbræðrum sínum, gaf mamma mín mér nafn René frænda jafnvel þótt hann sé ekki pabbi minn. Frændi minn var mjög ánægður að sjá að systir sín hefði valið hann í staðinn fyrir stóra bróður þeirra, Albert Moukila frænda, sem vann fyrir rafmagnsfyrirtækið.

Það góða var að René frændi samþykkti án andmæla að Pauline mamma kæmi að búa hjá honum með mig og líka að hann hafði gefið henni dálitla peninga svo hún gæti hrundið af stað jarðhnetusölunni sinni á Stóra markaðnum. Hún fór á fætur á morgnana og fór í Mbota-hverfið þar sem hún keypti sekki af jarðhnetum frá bændunum. Þá þurfti að skelfletta jarðhneturnar og setja þær svo í skálar. Á Stóra markaðnum settist hún bakvið við borðið sitt og beið eftir viðskiptavinunum. Stundum gekk vel, stundum ekki. En jafnvel þegar það gekk ekki vel sagði hún við sjálfa sig að það væri ekkert alvarlegt því á morgun gengi betur en í dag. Hún yrði ekki rík með þessari verslun. En að minnsta kosti gat hún keypt handa mér mjólk og bleyjur í stað þess að vera alltaf að biðja René frænda. Það sem hún hins vegar vissi ekki, var að það væri þarna á Stóra markaðnum í Pointe-Noire sem líf hennar myndi breytast. Mitt líka.

Það var á heitum sunnudagseftirmiðdegi. Það voru ekki mjög margir á Stóra markaðnum þegar hún leit upp og sá karlmann fyrir framan borðið sitt, mann sem var ekki hávaxinn, með hárið vel greitt, skyrtuna vel straujaða og með skjalatösku í vinstri hönd. Í fyrstu hélt hún að hann væri einn af illmennunum sem koma stundum og krefja kaupmennina um að greiða eitthvað af hendi til borgarstjórnarinnar annars yrði borðið þeirra ekki lengur til staðar á markaðnum daginn eftir. En þegar maður mætir illmenni læðist að manni ótti, en þarna hins vegar fann hún hvernig fótleggirnir skulfu og hvernig hjartað sökk ofan í magann – samkvæmt henni er það þetta sem gerist þegar hún er ástfangin. Maðurinn með skjalatöskuna keypti mikið af jarðhnetum og móðir mín gat sér strax til um að ef einhver kaupir jarðhnetur eins og enginn sé morgundagurinn hefur sá hinn sami stóra fjölskyldu að fæða. Hann getur ekki borðað þetta allt sjálfur. Þar af leiðandi bætti hún við fullt af jarðhnetum og lækkaði meira að segja verðið.

Frá og með þessum degi birtist maðurinn með skjalatöskuna reglulega fyrir framan borð móður minnar. Hann keypti ekki lengur jarðhnetur frá neinum nema henni, og þegar hún var ekki við fór hann aftur og vildi frekar bíða þar til daginn eftir en það fór í taugarnar á mörgum af hinum kaupmönnum sem tóku að dreifa því til hægri og vinstri að Pauline mamma feldi töfragrip frá Bembé-þjóðflokknum undir borðinu sínu til þess að læða til sín viðskiptavinini og að jarðhneturnar væru útbúnar á nóttinni af öndum sem settu dálítið salt á þær. Svo virtist vera að ef þú braðgaðir eina einustu jarðhnetu hjá móður minni þá varstu búinn að vera, þú myndir alltaf snúa aftur fyrir framan þetta borð og gera sjálfan þig gjaldþrota eins og þú værir að sólunda peningunum þínum í Þjóðarlottói Kongó þar sem enginn getur unnið nema hann sé fjölskyldumeðlimur forseta Lýðveldisins.

Þegar Pauline mamma mætti fyrir framan borðið sitt fann hún að jörðin var blaut og það var fiskilykt alls staðar. Í raun voru það hinir kaupmennirnir sem helltu sjó á jörðina til þess að viðskiptavinirnir stoppuðu ekki fyrir framan standinn hennar móður minnar. Þar sem ég skildi ekki af hverju allir voru hræddir við sjóvatn, útskýrði Pauline mamma fyrir mér að það væri of mikið af öndum í sjónum, þar með taldir andar forfeðra okkar sem eru mjög reiðir af því að þeir voru handsamaðir til þess að verða þrælar og til þess að vinna á plantekrum Hvíttra manna þar sem þeir voru húðstrýktir frá morgni til kvölds. Það er sem sagt ekki að ástæðulausu að sjórin er svona saltur, það er vegna svita forfeðranna og það er bræði þeirra sem veldur öldunum.

Móður minni fannst það nú frekar fyndið að verið væri að fleygja þessu sjóvatni undir borðið eins og forfeðurnir væru að fara að eyða tíma sínum í lítinn jarðhnetustand á meðan það eru aðrir mun mikilvægari hlutir í þessum heimi. Viðskiptavinirnir héldu áfram að koma, þar með talinn maðurinn með skjalatöskuna. En Pauline mamma fann á sér að þessi maður væri ekki bara að koma til þess að kaupa jarðhnetur. Hann hafði eitthvað annað í huga, vegna þess að hann horfði of fast á hana á stað þar sem menn horfa gjarnan á konur og ímynda sér hluti sem að ég mun einnig ímynda mér þegar ég verð tvítugur. Það var samt ekki við manninn með skjalatöskuna að sakast þar sem Pauline mamma var fyrir í of gljáandi, appelsínugulum buxum sem þrengdu vel að rassinum. Menn bara gátu ekki horft í aðra átt og misst af þessu. Þegar hún gekk um götur Pointe-Noire snéru karlmenn sér við og blístruðu en hún þóttist ekki taka eftir því og hélt áfram ferð sinni í átt að Stóra markaðnum.

Maðurinn með skjalatöskuna hélt kyrru fyrir standandi fyrir framan borðið þó að móðir mín væri búin að afgreiða hann. Hann stóð þarna og talaði án afláts. Bullið í honum fór smám saman að virka vegna þess að móður minni líkaði það sem hann sagði. Þessi maður sá mig loksins í holdi og blóði daginn sem Pauline mamma hafði sett mig í stórt vaskafat úr áli fyllt með líni vegna þess að barnavagnar voru of dýrir og vegna þess að ég þoldi ekki þegar hún bar mig um á bakinu í mittisskýlu, eins og aðrar konur í landinu okkar gera með börnin sín á götum úti. Maðurinn með skjalatöskuna hallaði sér yfir vaskafatið, hann færði frá línið sem huldi andlit mitt og spurði hvað ég væri gamall. Pauline mamma sagði honum að ég væri rétt orðinn fimm og hálfmánaða. Hann virti mig fyrir sér í þögn í nokkrar mínútur svo gretti hann sig til þess að koma mér til að hlæja. Hann sagði að ég væri mjög líkur móður minni, að ég græti ekki þótt að það væru hávaði og slagsmál á Stóra markaðnum. Pauline mamma sver að á þessu andartaki hafi ég brosað til mannsins. Og enn samkvæmt henni, að ég hafi brosað eins og til að segja: Mamma, þarna fannstu manninn þinn, aldrei skilja við hann, ég vil að hann verði faðir minn, alvöru faðir minn, vegna þess að maður sem brosir svona til mín getur ekki yfirgefið okkur, það sem meira er, hann er ekki lögreglumaður, og hefur því ekki byssu til þess að ógna þér eins og í kvikmyndunum.

Móðir mín og maðurinn með skjalatöskuna fóru að drekka á börunum á Stóra markaðnum. Þau fóru leynt með þetta í marga mánuði. Þau drösluðu mér stundum með þegar þau höfðu engan til þess að passa mig. Ég hélt áfram að brosa til góða mannsins þegar hann hallaði sér til þess að horfa framan í mig og gretta sig fyrir mig. Eftir eitt og hálf ár höfðu þau fengið nóg af feluleik eins og þau væru við börnin á leikvellinum í Trois-martyrs-skólanum. Maðurinn með skjalatöskuna fór eitt eftirmiðdegið að hitta René frænda til að kynna sig. Hann sagðist heita Roger Kimangou og að hann ynni í miðbænum á hótelinu Victory Palace. Hann útskýrði að hann væri þarna sem ábyrgur maður og hann væri tilbúinn til að gera allt til þess að Pauline mamma yrði konan sín.

Frændi minn hvíslaði í eyra móður minnar:

- Mér líkar ekki við þennan mann, hann er of lágvaxinn, það er ekki eðlilegt.

Pauline mamma svaraði:

- Forseti lýðveldisins er mjög lítill en hann barst við her af illmennum einn síns liðs. Í ofanálag þá elskar fólkið hann, þar á meðal þú sem ert meðlimur í flokknum hans.

Þau gátu ekki þrasað of mikið fyrir framan manninn með skjalatöskuna, sérstaklega þar sem hann var með stóra kórflösku með pálmavíni og hvítan hana með

sér. Í okkar þjóðflokk er það þannig að ef þú girnist konu, verður þú að gefa stóra bróður hennar gjafir. Eftir það, jafnvel þótt þú farir ekki í ráðhúsið með konunni til þess að skrifa undir pappírana, þá skiptir það ekki máli. Forfeður okkar eru miklu öflugri en þessir pappírar sem fólk tætir í sundur þegar það elskast ekki lengur – og maður sér það svívirða hvort annað úti á götu, mætti halda að þetta væru erkióvinir.

René frændi tók við körfuflöskunni með pálmavíninu og hvíta hananum. Hann spurði manninn með skjalatöskuna af hverju hann vildi taka sér aðra konu þegar hann ætti nú þegar eina sem hann ætti fullt af börnum með. Pauline mamma varð örg yfir spurningunni og vildi yfirgefa hús frænda míns að eilífu. Maðurinn með skjalatöskuna hélt aftur af henni, hann talaði með ró og endurtók við frænda minn að hann elskaði móður mína, hann elskaði mig líka, að Pauline mamma væri góð kona, að hann myndi aldrei gera upp á milli fyrstu konu sinnar og móður minnar. Hann myndi deila laununum sínum í tvennt: einn hluti fyrir fyrri konu sína, einn hluti handa móður minni. Þar að auki vissi fyrri konan hans nú þegar um allt saman. Hann rétti upp hægri höndina og sór við nöfn föður síns heitins og móður sinnar heitinnar.

Það var þá sem frændi minn sagði: Mágur, drekkum núna! Þessi umræða hefur þurrkað upp kverkar okkar!

Áður en þeir drukku pálmavínið helltu þeir þínu á jörðina svo forfeður okkar gætu bragðað á líka annars færi allt í steik vegna þess að að maður getur ekki gert neitt á bak við þá sem vernda okkur. Þeir eyddu eftirmiðdeginum í að ræða um Karl Marx, Engels, Lenín, hinn ódauðlega Marien Ngouabi og að drekka pálmavín.

Þegar maðurinn með skjalatöskuna bjó sig til brottfarar, dró frændi minn hann afsíðis bak við húsið:

- Ég vil ekki að litla systir mín búi í sama húsi og fyrsta eiginkonan þín. Ef svo verður, mun ég René aldrei stíga fæti þar inn.

Maðurinn með skjalatöskuna fann hús handa okkur á Sjálfstæðisstræti, svolítið langt frá húsi fyrri eiginkonu sinnar. Hann keypti þetta hús handa okkur. Af því leiðir að það tilheyrir okkur, og hann endurtók alltaf að hann hefði keypt það með mig í huga. Þess vegna er það svo að ef þú lest það sem er skrifað á pappírana fyrir húsinu okkar, er það mitt nafn sem er skrifað þar.

168-172

Ég reyni að lesa bók úr bókaskáp föður míns. Ég tók hana vegna þess að hún var ofan á hinum og var sú minnsta af þeim öllum. Á kápunni er mynd af ungum, hvítum manni.

Þegar þú horfir á hann sýnist hann vera mjög kenn, mjög upplýstur um hluti sem meira segja gamalt fólk veit ekki til dauðadags. Hann er eins og engill með vinstri hönd undir hökunni. Brosið hans kemur mér líka til þess að brosa, jafnvel þótt þetta sé bara mynd sem sé andspænis mér, ekki alvöru manneskja. Ég segi við sjálfan mig: Eins og allir Hvítir er þessi ungi maður með mikið hár, og hár þeirra vex hraðar en okkar hár þökk sé snjónum sem er hjá þeim og er ekki hjá okkur. Það er ekki eðlilegt.

Aftan á bókinni er útskýrt um hvað hvað hún fjallar og hver skrifaði hana. Hún segir sem sagt frá lífi þessa unga manns sem lítur út eins og engill. Þegar ég les hugsa ég: En hvenær hafði hann tíma til þess að gera þessa hluti sem sagt er frá þegar hann er svona ungur, ha? Þar segir til dæmis að faðir hans yfirgaf móður hans. Að móðir hans hugsaði um fimm börn ein síns liðs. Að hann hafði skrifað ljóð mjög snemma og meira segja að fullorðinn maður sem heitir Paul Verlaine hafði elskað hann svo mikið að hann hafði næstum drepið hann með skammbyssu. Þessi fullorðni maður og hann höfðu annars konar samband sem er ekki skýrt greinilega, svo virðist sem það sé skammarlegt að svipta hulunni af því. Þessi Paul Verlaine særði úlnliðinn á aumingja unga manningnum með byssu og var settur í fangelsi fyrir það. Það stóð líka að Paul Verlaine hegðaði sér illa vegna þess að honum samdi ekki við konuna sína og vegna þess að hann hafði drukkið áfengi daginn sem hann hafði mælt sér mót við unga manningnum með engla andlitið. Hins vegar þegar þú ert fullur þá hefurðu ekki lengur stjórn á hvað þú segir eða gerir við fólk, þú segir hvað sem er, þú gerir hvað sem er, þú labbar ekki alveg beint af því þú heldur að göturnar sé ekki alveg rétt lagðar og að bílarnir sem bruna framhjá séu bara plastleikföng eins og þau sem René frændi gefur mér svo að ég fari í bóndaleik á jólunum og á Mikjálsmessu. Já, þegar þú ert fullur talar þú við fólk sem er ekki til, ósýnilegt fólk sem áfengisframleiðendur setja í flöskurnar. Þú getur líka gert grín að eða svívirt vegfarendur sem hafa ekkert gert á þinn hlut. Ég veit þessa hluti því að herra Vinou, einn af nágrönnum okkar, er fyllibytta sem á sér engan líka á jörðinni. Þegar hann hefur verið að drekka, talar hann og horfir á skikann okkar eins og það séum við sem ýtum honum út í að drekka maís-brennivínið sitt eða rauðvínið á börum Trois-Cents-hverfisins. Áfengið litar varinnar á honum rauðar og náunginn leitast stöðugt eftir áflogum jafnvel þótt hann sé ekki sterkur. Hann orgar ævinlega: Af hverju er allt hverfið á móti mér þegar ég fæ mér í glas? Daginn sem hann fær byssu eins og þessi Paul Verlaine á hann eftir að skjóta á allt sem hreyfist. En þar sem hann á ekki ennþá byssu þá hellir hann sér yfir börnin sín sex, hann kallar þau bastarða, óbyggðakörtur, Vestur-Afríku krybbur og svo framvegis.

Hann segir um eiginkonu sína að hún sé ekki kona, hún sé almenningruslatunna sem menn Trois-Cents hverfisins komi og hendi rusli í og að þetta rusl geri ekki annað en að úldna og dauna af líkama hennar. Þegar honum er mál að míga eða gera aðrar þarfir sem fýla er af, fer herra Vinou af skikanum sínum, dregur niðrum sig buxurnar og gerir það allt á götunni jafnvel þótt það sé klósett innst á skikanum hans. Er þetta hegðun eðlilegs manns? Ef einhver byrjar að gleyma að hann sé með klósett á skikanum sínum, er það vegna þess að áfengið lætur fólk gera vonða hluti og það er kannski þess vegna sem Paul Verlaine hleypti skoti af skammbyssunni sinni á unga manninn með englaandlitið.

Árstíð í helvíti er titillinn á litlu bókinni sem ég er að blaða í. Það er annar titill þar inni í sem mér líkar: *Illt blóð*. Það hljómar eins og eitthvað sem við myndum segja. *Illt blóð* er á lingala *makila mabé*. Þegar Pauline mamma segir á lingala að einhver sé með illt blóð þýðir það að hann sé kominn af vondu fólki, að hann sé óheppinn, að honum sé ekki við bjargandi, að meira segja fuglarnir sem fljúgi um himininn skíti á hann. Ég veit ekki hvort það sé það sem hann var að meina, ungi maðurinn með englaandlitið sem hlýtur að hafa verið reiður fyrst hann valdi svona titil sem gæti boðað ógæfu fyrir þann sem ætlar að lesa bókina hans.

Ég staðnæmist á einni síðu og ég les mjög lágt mætti halda að ég væri að biðja:

Ég hef andstygð á öllum starfsgreinum. Yfirmenn og verkamenn, allir bændur, auvirðilegir. Hönd á fjaðurpenna er jafngild hönd á plógi.

Það stendur aftan á kápu bókarinnar að þetta sé ljóðabók en það eru engar aðskildar línur sem hljóma eins í lokin eins og í ljóðinu sem Lounès þuldi fyrir mig. Þýðir það að ég þurfi ekki að fylgja því sem Lounès sagði mér? Það eru orð og orðatiltæki í ljóðinu sem mér finnast mjög erfið. Ég verð að spyrja Lounès hvað þau þýða eða að hann spyrji kennarann sinn í gagnfræðaskólanum. Ég veit til dæmis ekki hvað „hönd á fjaðurpenna“ þýðir. Kannski er það höndin á hvítum seiðkarli sem dulbýr sig sem fugl um nætur til þess að taka börn og fara með þau til helvítis í eina árstíð. Já, það er kannski það, þar sem aðeins ofar talar ungi maðurinn um forfeður sína sem voru Gallar, og að þessir Gallar hafi verið algerir þorparar „*sem fláðu dýr lifandi og voru fjaránlegustu jurtabrennuvargar síns tíma.*“ Sem er skrítið af því að okkar forfeður voru svona líka. Kannski eru þeir fjarskyldir ættingjar þessara Galla. Núna skil ég af

hverju faðir minn sagði mér einu sinni að þegar hann var lítill, voru börnin látin læra utanbókar að forfeður okkar væru Gallar.

Í umræddu ljóði finn ég „hönd á plógi.“ Ég hef heyrt orðið „plógur“ áður hjá René frænda, þegar hann talar við mig um landbúnað. Þegar ég vil gera eitthvað með hraði eða óskipulega, hundskammar hann mig og hreytir í mig:

- Ekki spenna plóginn fyrir framan uxana!

Plógurinn þarf sem sagt alltaf að vera aftan við uxana, svo þeir geti dregið hann. En ungi maðurinn talar um „hönd á plógi“, það flækir málin af því að á milli handar á fjaðurplett og handar á plógi, stend ég alveg á gati.

320-323.

Flugvélin sem fer hjá mun lenda í Kaíró, í Egyptalandi. Við sitjum á bakka Tchinouka-árinna. Lounès veit að ef hann spyr mig á hvaða stað flugvélin muni lenda, muni ég byrja að tala aftur um Egyptaland og Íranskeisara sem liggur veikur þar. Hann sagði frekar við mig:

- Foreldrar þínir munu kaupa fullt af gjöfum handa þér.
- Ég kipptist við af undrun.
- Hvernig veistu þetta?
- Mamma þín mætti mömmu minni hjá töfralækni sem . . .

Ég gríp fram í fyrir honum.

- Ég skil, svo það er töfralæknirinn Sukissa Tembé sem stendur að baki þessu öllu saman!
- Nú, þekkirðu hann?
- Nei ég þekki hann ekki, en þegar mamma mín og pabbi minn töluðu í herberginu sínu hlustaði ég á allt. Og þau sögðu nafn töfralæknisins.
- Gott og vel, pabbi þinn og mamma þín eru nú þegar búin að hitta hann. Mamma mín var þar líka til þess að meðhöndla lungnaveikina sína. Og veistu hvað töfralæknirinn útskýrði fyrir foreldrum þínum? Ég trúði því ekki sjálfur þegar ég heyrði mömmu mína segja pabba mínum frá því: töfralæknirinn spurði töfragripina sína og töfragripirnir sögðu að það sé þér að kenna að mamma þín geti ekki eignast annað barn.
- MÉR MICHEL?

- Já, þér. Samkvæmt töfralæknum ertu barn á daginn og fullorðinn á nóttunni, með hvítt hár, og þegar það er orðið dimmt ferðu úr rúminu þínu til að hitta annað gamalt fólk sem líkar ekki við mömmu þína og leggur á ráðin gegn henni.
- Og þú, trúir þú þessu? Þessi töfralæknir er lygari!
- Hann heldur að þú munir verða mjög öfundsjúkur, afar óhamingjusamur og gætir jafnvel framið sjálfsmorð ef foreldrar þínir eignast annað barn.

Lounès talar með stillingu. Það þýðir sem sagt að hann trúir líka því sem þessi seiðkarl sagði.

- Já, þú verður öfundsjúkur og óhamingjusamur ef þú eignast systur og bræður. Þess vegna ertu búin að loka rækilega maganum hennar Pauline mömmu. Þegar börn vilja í heiminn, koma þau að lokuðum dyrum og þau deyja beint fyrir framan þessar dyr. Það ert þú sem ert með lykillinn sem opnar magann hennar mömmu þinnar.
- Það er ekki satt! Það er ekki satt!
- Töfralæknirinn sagði því við foreldra þína að þau þurfi að gefa þér margar gjafir, allar gjafir sem þú vilt og biðja þig fyrirgefningar þar til þú gefur þeim lykilinn sem opnar magann á mömmu þinni. Án lykilsins getur töfralæknirinn ekki gert neitt fyrir Pauline mömmu, og hún eignast aldrei annað barn þangað til hún deyr.
- Ég vil ekki lengur þessar gjafir!
- Þú verður að taka við þeim, Michel.
- NEI!!!
- Ertu ánægður að mamma þín sé svona óhamingjusöm með aðeins eitt barn? Ef þú deyrð á undan henni, hvað verður þá um hana? Ertu búin að hugsa út í það?

Önnur flugvél flýgur hjá.

- Hvar lendir þessi flugvél? spyr Lounès mig.
- Í Kalkútta, á Indlandi.
- Nújá? Ekki í Egyptalandi?
- Nei, hún fer til Indlands. Þar er kona sem heitir Móðir Teresa og þykir vænt um fátæklinga og yfirgefin börn. Hún fékk stóra gjöf fyrir það: Friðarverðlaun Nóbels.

Mér sýnist Lounès vera skyndilega leiður. Þegar ég horfi á hann skynja ég að honum þykir vænt um mig, að hann vill hjálpa mér, að hann vill líka hjálpa foreldrum mínum. Hann talar afar hægt við mig eins og hann væri að grátbiðja mig um að gera eitthvað:

- Michel, hlustaðu á mig og segðu mér hvar þú faldir þennan lykil. Ég segi engum frá því, trúðu mér.
- Ég er ekki með neinn lykil.
- Þú hefur hann þar sem það varst þú sem að lokaðir maganum á mömmu þinni daginn sem þú fæddist.
- Ég er ekki með lykilinn!
- Michel, þessi töfralæknir getur ekki logið, hann var töfralæknir forseta Lýðveldisins.
- Jæja þá hefur hann logið í fyrsta sinn!
- Hlustaðu, gefðu mér lykilinn og ég gef mömmu minni hann sem gefur mömmu þinni hann.
- Þar sem hann hann þráast svo ákaflega við, þar sem ég veit ekki lengur hverju ég á að svara, fellst ég á allt.
- Allt í lagi. Ég gef þér hann.
- Í alvöru?
- Já. Ég faldi hann einhverstaðar, töfralæknirinn hefur rétt fyrir sér.

Bibliographie

Bildungsroman. (sans date) *Encyclopédie Larousse*. Récupéré:

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Bildungsroman/171682>

Khatibi. A. (1983) *Maghreb pluriel*, Paris: Denoël,

Klein-Lataud. Christine. (1996). Les voix parallèles de Nancy Huston. *Érudit*, 9, 211-231. DOI : 10.7202/037245ar

Kleppinger, K. (2013). New Ideas of France: The Reconceptualization of Nation-Based History and Culture in Alain Mabanckou's *Demain J' Aurai Vingt Ans*. *Contemporary French & Francophone Studies*, 17(2), 220-226.
doi:10.1080/17409292.2013.757500

Mabanckou, A. (2010). *Demain j' aurai vingt ans*. Italie : Gallimard.

Mita. S. (2012). *Narrateurs enfants et non fiabilité narrative. Analyse comparée de La vie devant soi et de Demain j' aurai vingt ans*. (baccalauréat thèse) Récupéré de Lund University Publications.
<http://lup.lub.lu.se/luur/download?func=downloadFile&recordOId=3412547&fileOId=3412752>

Moudilen. Lydie. (2006). *Parades postcoloniales : la fabrication des identités dans le roman congolais*. France : Karthala.

Semujanga. J. (1996) *Problématique des littératures francophones*. Université Laval.

Wainaina. B. (2010) Alain Mabanckou by Binwavanga Wainaina. *Bomb magazine*, 112. Récupère : <http://bombmagazine.org/article/3501/alain-mabanckou>

Sans auteur. (2014) *Alain Mabanckou – biographie*. Récupéré : <http://alainmabanckou.net/biographie.html>

Sans auteur. (2015) *Le dictionnaire en ligne Snara.is* Récupéré : <http://snara.is>